

Questions cruciales

Les gens sont-ils fondamenta- lement bons ?

R. C. SPROUL



La Rochelle

Chapitre 1

Le paradoxe suprême

Lorsque j'étais au lycée, mon professeur de biologie m'a dit un jour que ma valeur en tant que personne s'élevait à 24,37 \$. Pour parvenir à ce résultat, il avait additionné la valeur de tous les minéraux de mon corps – zinc, cuivre, potassium, etc. Aujourd'hui, du fait de l'inflation, ma valeur équivaldrait à 160 \$. Cela reste une somme dérisoire, mais c'est une façon comme une autre de mesurer la valeur d'un homme.

Dans d'autres tentatives de définir l'homme, certains ont essayé de le concevoir comme une simple variété de primates. Au début du xx^e siècle, Desmond Morris a publié un livre à succès intitulé *Le singe nu*, dans lequel il avance qu'il existe environ quatre-vingt-neuf sortes de primates – chimpanzés, orangs-outans, gorilles, babouins, singes – mais qu'une espèce en particulier se distingue des autres, non pas tant par son

intelligence que par le fait que ce primate soit nu. L'homme se différencie des autres, car il doit se fabriquer des vêtements artificiels pour couvrir sa nudité. De toute évidence, l'homme est la seule de ces quelque quatre-vingts variétés de primates à avoir un problème avec la nudité – et donc avec la culpabilité. De toute la création, l'homme est la seule créature à porter des vêtements artificiels, et les Écritures nous indiquent qu'ils ne nous servent pas tant à nous protéger du froid qu'à couvrir notre honte.

Le philosophe français Blaise Pascal a affirmé ceci : « L'homme est le paradoxe suprême de toute la création. » L'être humain est la plus splendide des créatures de l'univers créé ; mais paradoxalement, de toutes les créatures de l'univers, il est aussi la créature qui endure la misère la plus abjecte. Pascal disait que la grandeur de l'homme réside dans sa capacité unique à contempler sa propre existence. Seul l'homme est capable de penser à l'avenir et de spéculer ou d'imaginer une vie meilleure que celle dont il jouit sur le moment, ou une vie qu'il ne pourra jamais mener, et c'est là la source de sa misère.

Lorsque les humains réfléchissent à leur existence, ils en reviennent toujours à cette question fondamentale : qu'est-ce que l'homme ? Cette question est lourde de conséquences, car la réponse que l'on y apporte a un impact profond sur notre façon de vivre. Un théologien a dit un jour que la façon dont les êtres humains conçoivent leur propre existence détermine leur façon de penser, leur comportement et leur culture ; ainsi, la culture dans laquelle nous vivons est un produit de notre conception de

ce que signifie être humain. Dans ce livre, nous allons explorer ce que la Bible dit au sujet de la nature de l'homme, en abordant également des sujets connexes tels que l'image de Dieu et la réalité du péché.

De nos jours, la plupart des tentatives pour comprendre ce que signifie être humain ne partent pas des Écritures, mais plutôt d'un point de vue matériel. La définition la plus courante de l'être humain – ou de ce que signifie être humain – est le nom scientifique *Homo sapiens*, qui veut dire « homme sage ». Ce terme distingue l'homme de toutes les autres créatures du règne animal en matière d'intelligence ou de sagesse. À presque toutes les époques de la civilisation occidentale, philosophes et théologiens se sont concentrés sur la capacité de penser de l'homme en tant qu'élément unique de son identité.

Durant les premiers siècles de l'enquête philosophique grecque à ce sujet, la préoccupation majeure concernait la dimension appelée *métaphysique*, c'est-à-dire ce qui est au-dessus ou au-delà du monde physique. Thalès, Parménide, Anaximandre, Anaxagore, et d'autres avant eux comme Socrate, Platon et Aristote, ont posé de grandes questions, notamment au sujet de la substance ultime dont tout l'univers provient. Quelle est l'essence des choses ? Qu'est-ce qui se trouve au-dessus et au-delà du physique ? Ces philosophes ne sont pas parvenus à s'accorder sur la réalité ultime. Platon croyait que c'était le monde transcendant des formes ou des idées ; Aristote pensait que c'était l'essence incorporée dans la forme physique. En fin de compte, les penseurs se sont interrogés sur le fait que

différents philosophes, tous très perspicaces dans leur raisonnement, arrivaient à des conclusions radicalement différentes sur des questions de métaphysique.

De ce fait, les philosophes se sont par la suite concentrés sur la discipline de l'épistémologie, c'est-à-dire la théorie de la connaissance. Elle est à la base de toutes les sciences. C'est l'étude de la question : « Comment savons-nous ce que nous savons ? » Il s'agit alors d'examiner la façon dont nous apprenons, comment nous pouvons connaître une chose, si notre connaissance provient du raisonnement ou de l'observation, et toutes les questions connexes.

Le xx^e siècle a marqué un changement radical dans l'histoire de la pensée théorique. À cette époque, les philosophes étaient essentiellement focalisés sur le domaine de l'anthropologie, ou plus simplement de l'étude de l'homme. De nos jours, on se demande plutôt ce que cela signifie d'être humain. Les gens sont préoccupés par l'estime de soi, l'identité et la compréhension de qui nous sommes en tant que créatures. Les points focaux de la civilisation occidentale sont des sujets tels que l'avortement, l'euthanasie, les relations humaines, la paix, le genre, la sexualité, et les difficultés liées au travail et à la gestion de celui-ci. En fin de compte, la manière dont nous aborderons ces questions dépendra de notre façon de définir l'homme.

Les philosophes se sont déjà penchés sur cette question. Platon est d'ailleurs resté plutôt perplexe lorsqu'il a dû donner une définition précise de l'homme. Dans la science de la taxonomie, pour distinguer un oiseau d'un poisson ou un poisson

d'une antilope, par exemple, on observe à la fois leurs différences et leurs similitudes. Par exemple, les oiseaux et les avions volent tous deux dans les airs. Les oiseaux ont des ailes, tout comme les avions. Ils comportent toutefois des différences : les avions n'ont pas de plumes, et les oiseaux doivent battre des ailes pour voler. Lorsque nous faisons une classification, il est donc important de reconnaître ce qui les diffère et ce qu'ils ont de similaire. Platon a été mis au défi d'identifier les caractéristiques spécifiques qui séparent ou distinguent un être humain de toute autre forme de vie. Il est arrivé à la conclusion suivante : l'homme est un « bipède sans plume ». Un de ses étudiants a alors pris un poulet déplumé sur lequel il a placé un écriteau portant l'inscription « l'homme de Platon », avant de le placarder sur le mur de l'Académie – obligeant Platon à reprendre son raisonnement depuis le début.

Karl Marx a, quant à lui, décrit l'homme comme l'*Homo faber* : l'homme fabricant ou créateur. Marx cherchait à comprendre l'unicité de l'homme, non pas dans sa chimie ou dans son anatomie, mais dans ses habitudes de travail. Toute la vie de l'homme orbite autour du travail, et une grande partie de l'histoire de la civilisation, en particulier l'histoire de la guerre, est liée aux conflits concernant les forces économiques ou le rendement du travail humain. La plus grande aliénation de l'humanité est l'aliénation du fruit du travail, ce qui n'est pas naturel, selon Marx. Ainsi, la théorie de l'économie de Marx était enracinée dans sa conception de l'homme en tant que fabricant d'outils. Lorsque les anthropologues et les paléontologues

remontent dans l'histoire et essaient de distinguer d'autres types de primates des êtres humains, la présence d'outils parmi les fossiles est très importante parce que l'homme – *Homo faber* – est celui qui a façonné des outils et les a utilisés pour augmenter sa production.

L'expression *Homo volens* a également été utilisée pour décrire l'homme, en particulier à la fin du XIX^e siècle dans une doctrine appelée le « volontarisme ». Selon ce point de vue, ce qui rend l'homme unique est sa capacité à faire des choix. Friedrich Nietzsche a poussé cette idée plus loin encore en affirmant que l'homme réel, l'homme authentique – l'*Übermensch*, le surhomme – est une personne qui fait ses propres choix, sans vivre sous la pression de ce que Nietzsche appelait la morale du « troupeau ». Elle suit au contraire sa propre moralité. Elle affirme sa propre existence et décide de vivre sa vie en se basant sur ses propres choix, parce que c'est l'essence même de l'être humain.

Edmund Husserl a dit de l'intentionnalité de l'homme – c'est-à-dire de sa capacité à choisir quelque chose dans un but précis – qu'elle constituait son unicité fondamentale. Jean-Paul Sartre, dans une veine plus pessimiste, a conclu que « l'homme est une passion inutile ». Néanmoins, Husserl et Sartre se sont tous deux concentrés sur la dimension des choix. Sigmund Freud a exploré la dimension sexuelle de ce que signifie être humain, et il pensait que la pulsion centrale qui définit toutes les interactions sociales et toutes les autres valeurs reposait sur une dimension érotique de l'humanité.

Enfin, certains – non seulement les théologiens, mais également les historiens et les philosophes – ont qualifié l’homme d’*Homo religiosus*. Notre capacité à avoir une religion constitue une partie de l’identité de l’humanité. Calvin a fait remarquer que l’homme est un *fabricum idolorum* – une fabrique d’idoles – si attaché à la religion, que même s’il s’éloigne du Dieu vivant, il remplacera son concept de Dieu par un dieu fait de ses propres mains. Luther, de façon assez similaire, a déclaré que « l’homme, s’il n’a pas Dieu, se fabriquera une idole » parce qu’il en a besoin.

Ce sont là diverses façons de définir l’homme. La grande erreur est peut-être d’essayer de concevoir l’identité humaine en se limitant à une seule activité, alors que toutes ces dimensions constituent ensemble toute la complexité de ce que signifie être humain.

Dans la foi chrétienne, nous comprenons ce que signifie être humain à travers le prisme de la Bible. Cette question fondamentale – qu’est-ce que l’homme ? – se retrouve jusque dans les Écritures sous la plume de David : « Qu’est-ce que l’homme, pour que tu te souviennes de lui ? » (Ps 8.5a.)

Vous remarquerez que la question de David ne concerne pas l’homme seul, mais sa relation avec Dieu. Le point central de la théologie est Dieu – son caractère, ses œuvres, ses attributs. Jean Calvin disait que personne ne peut vraiment comprendre qui est Dieu sans avoir d’abord une certaine compréhension de ce que nous sommes en tant qu’êtres humains. Pourtant, paradoxalement, nous ne pouvons pas vraiment concevoir ce

Les gens sont-ils fondamentalement bons ?

que signifie être humain si nous ne comprenons pas d'abord le caractère de Dieu. Ainsi, la connaissance de Dieu et la connaissance de l'homme vont de pair ; elles sont interdépendantes. Les Écritures nous disent que l'homme est fait à l'image de Dieu. D'une certaine manière, nous sommes donc comme Dieu, c'est pourquoi plus nous comprenons qui est Dieu, plus il nous est facile de comprendre qui nous sommes. Et inversement, plus nous comprenons ce que signifie être humain, plus nous pouvons comprendre le caractère de Dieu.

Chapitre 2

L'image de Dieu

Un article paru un jour dans une revue féminine prétendait répondre à la question : « Comment une femme peut-elle faire en sorte que son mari reste monogame ? » Le psychologue à l'origine de l'article déclarait qu'une femme perspicace comprend que lorsqu'elle a affaire à son mari, elle a affaire en un sens à trois personnes : l'homme qu'elle a épousé est en partie un garçon, en partie un adolescent et en partie un adulte mûr. L'article laissait entendre que la femme sage réalise qu'elle doit composer avec ces trois personnalités qui sont parfois en concurrence.

Herbert Marcuse a écrit un livre intitulé *L'homme unidimensionnel*, dans lequel il affirme qu'aucun être humain n'est simplement unidimensionnel dans sa composition. Il existe une dimension chimique, et la chimie du corps influence toute vie. L'humanité a un aspect biologique qui inclut la dimension

sexuelle. Le travail est aussi très important et chaque être humain est doté d'un aspect économique. Il y a également une dimension sociologique, une dimension psychologique, une dimension éthique et certainement une dimension théologique. Toute tentative de réduire l'essence d'un être humain à un seul de ces aspects produira une distorsion simpliste de ce que signifie être humain, car les êtres humains sont complexes.

Vous avez peut-être déjà vu ces catégorisations de tempéraments par lesquelles on prétend pouvoir classifier les êtres humains en quatre grands types psychologiques. Ces systèmes de classification peuvent donner un aperçu des tendances générales ou des types de personnalités, certes, mais la grande beauté de la diversité humaine réside justement dans le fait qu'il n'existe pas deux personnes au monde qui soient exactement identiques, et une dimension qui stimule une personne d'une certaine manière en stimulera une autre différemment.

D'après les Écritures, il y a dans le récit de la création de l'humanité un aspect essentiel de ce que signifie être humain. Les humains, qu'ils soient hommes ou femmes, sont définis comme des créatures créées à l'*imago Dei*, c'est-à-dire à l'image de Dieu. Ces termes sont tirés de Genèse 1.26,27, où il est écrit : « Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre. Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme. »

La description de l'homme créé à l'image de Dieu implique quelques points importants. Tout d'abord, le fait que l'homme soit le porteur de l'*imago Dei* différencie l'homme de Dieu. Nous sommes d'abord et avant tout des créatures, ce qui signifie que nous – étant finis, dépendants, dérivés et responsables – ne sommes pas Dieu. Nous portons certes l'image de Dieu, mais l'image de Dieu n'est pas Dieu, elle lui est subordonnée. Aucun être dans sa simplicité d'humain n'est divin.

D'autre part, cette phrase différencie l'humanité de toutes les autres créatures au monde. Elle distingue l'homme des animaux. C'est un point important dans le récit de la création : l'homme, bien que subordonné à Dieu, est chargé de dominer sur toute la terre, une position d'autorité sur le reste du monde, comme nous l'avons vu précédemment : « ... qu'il domine... ». Plus loin, Dieu continue en disant : « Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et assujettissez-la ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre » (Ge 1.28).

Nous pourrions considérer que le monde est d'une certaine manière une fiducie donnée à l'homme, avec toutes sortes de responsabilités qui lui sont imposées ; mais en même temps, le monde constitue un système qui soutient l'homme. Les transgressions d'ordre écologique sont l'une des raisons pour lesquelles les humains passeront en jugement devant le tribunal céleste. Au lieu de prendre soin de notre jardin, de le cultiver et de le maintenir en état, nous avons pollué, exploité et porté atteinte à la nature environnante. Nous devons également

rendre des comptes sur le fait que les œufs de poisson sont mieux protégés que les embryons humains, que tant de gens vénèrent le bétail, pendant que d'autres meurent de faim.

L'homme est responsable devant Dieu ; il est gouverné par Dieu. C'est une créature, mais il a aussi une position de responsabilité, d'autorité et de privilège sur le reste du monde. Pourtant, même si nous sommes distingués de la création, nous sommes en fin de compte liés à elle, de sorte que lorsque l'homme a chuté, le monde entier a commencé à souffrir avec lui. C'est pour cela que Paul nous dit dans Romains que la création tout entière souffre (voir Ro 8.19-22). Elle souffre et agonise dans l'attente de la rédemption de la race humaine, car lorsque nous aurons été rachetés, alors viendront un nouveau ciel et une nouvelle terre.

À l'origine, l'homme a été créé à l'image de Dieu. Cependant, la question que nous devons poser est : sommes-nous encore aujourd'hui à l'image de Dieu ? L'humanité a été créée à l'image de Dieu : portons-nous encore cette image ?

C'est une question très importante pour la raison suivante : l'un des plus grands conflits actuels oppose la compréhension théologique et la compréhension séculaire de l'homme. Il s'agit d'évaluer l'humain selon une perspective descriptive ou une perspective normative. Autrement dit, ce que signifie être humain peut être défini d'un point de vue théologique ou d'un point de vue phénoménologique. La perspective phénoménologique avance que si l'on veut savoir ce que signifie être humain, on doit étudier les êtres humains dans leurs modèles d'activité

normaux. On examine les schémas comportementaux, et une étude suffisante de ces modèles de comportements aboutit à une description de l'humanité statistiquement normale, de laquelle on peut alors développer une éthique. C'est une sorte de « moralité statistique » où, par exemple, on décide que si deux tiers des gens ont des activités sexuelles prémaritales, alors cette pratique est normale. Et si elle est normale, alors elle est humaine et par conséquent, bonne.

La version biblique et théologique de l'homme affirme que l'humanité dans sa création est normative, mais que ce que nous observons dans le cœur de l'homme est effroyablement corrompu et passible de jugement. Or, une analyse descriptive des schémas comportementaux normaux ne fournit que le profil d'un pécheur normal. Ce qui nous ramène à la question qui nous préoccupe : ce pécheur normal porte-t-il encore l'image de Dieu, ou l'image de Dieu s'est-elle effacée en lui ?

Si cela fait l'objet d'un débat entre théologiens, il n'y a pas de débat possible dans les Écritures. La Bible enseigne sans ambiguïté qu'après la chute, quelque chose de radical est arrivé à l'humanité (que nous examinerons plus tard dans ce livre), mais que quoi qu'il soit arrivé à l'humanité lors de la chute, l'homme porte toujours l'image de Dieu. Nous le savons tout simplement parce que la Bible décrit l'homme comme portant l'image de Dieu, et ce même après la chute ; en fait, cela arrive à un point critique.

Depuis toujours, l'impulsion de la peine de mort dans le christianisme découle d'un profond engagement en faveur du

caractère sacré de la vie humaine, dont les racines remontent à Genèse 9 : « Je redemanderai le sang de vos âmes, je le redemanderai à tout animal ; et je redemanderai l'âme de l'homme à l'homme, à l'homme qui est son frère. Si quelqu'un verse le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé ; car Dieu a fait l'homme à son image » (Ge 9.5,6). Ce passage se trouve juste après le récit du déluge, au cours duquel Dieu a détruit l'humanité à cause de sa méchanceté. Et pourtant, il affirme que l'homme a été créé à son image et qu'il continue de porter cette image.

Dans ce passage, Dieu fait une déclaration de conséquence inéluctable ; il dit que si quelqu'un prend délibérément et perfidement la vie d'un être humain, la vie de cette personne lui sera aussi reprise. Pourquoi ? « Car Dieu a fait l'homme à son image. » Dieu explique la raison de cette peine capitale en disant qu'il considère une attaque malveillante sur une vie humaine, sur le porteur de son image, comme une attaque de sa propre dignité. La peine de mort dans l'Ancien Testament n'était pas facultative, parce que les Israélites reconnaissaient que Dieu avait déclaré la vie humaine si sacrée qu'il ne tolérerait pas qu'elle soit détruite par malveillance.

Il faut comprendre que notre façon de concevoir l'image de Dieu et sa signification – notre manière de concevoir le fondement sacré d'une vie humaine – déterminera notre position sur l'avortement, l'euthanasie, la peine de mort et d'autres sujets connexes. La cohérence est ici nécessaire. Une personne qui soutient le droit à l'avortement m'a dit un jour qu'un fœtus

rejeté est un « déchet domestique ». Si en effet ce n'est qu'un déchet domestique, il n'y a pas à s'en préoccuper ; mais s'il s'agit d'un être humain et vivant, alors nous parlons de l'un des plus grands sujets éthiques de notre époque, si ce n'est de toute l'histoire de l'humanité.

La Bible affirme donc clairement que l'homme continue de porter l'image de Dieu. Cependant, le récit de la création de l'homme dans Genèse 1 affirme que l'homme a été créé à l'« image » et à la « ressemblance » de Dieu. Cela signifie-t-il que nous ressemblons à Dieu de deux façons – une correspondant à son « image » et l'autre à sa « ressemblance » – ou bien d'une seule ? La théologie catholique romaine classique a interprété ces mots comme faisant référence à deux choses différentes : l'image serait l'équipement rationnel, la capacité de penser et de faire des choix, qui nous distingue des autres animaux ; et la ressemblance renverrait au fait que nous sommes comme Dieu. D'après Augustin d'Hippone, puis de manière plus complexe d'après Thomas d'Aquin, ce deuxième sens signifierait que l'homme a reçu lors de la création un don particulier de justice. Dieu aurait conféré cette justice originelle – *originalis justitia*, parfois appelée *donum superadditum* ou don surajouté – à Adam et Ève, mais elle aurait été perdue lors de la chute. Leur humanité serait restée intacte, mais la justice originelle, la ressemblance à Dieu, aurait été perdue.

Le protestantisme classique adopte un point de vue différent. Les protestants ont toujours traditionnellement affirmé que les mots « image » et « ressemblance » forment en hébreu un

hendiadys, c'est-à-dire une figure de style par laquelle une chose est définie en utilisant deux mots distincts, mais similaires. Cela rappelle la façon dont Paul a écrit, dans Romains 1, que la colère de Dieu s'est révélée « contre toute impiété et toute injustice » (Ro 1.18a). L'« impiété » et l'« injustice » sont deux mots qui décrivent une seule et même chose. De la même manière, l'auteur de Genèse fait référence à une caractéristique particulière de l'homme : il a été créé à l'image de Dieu. Être à l'image de Dieu signifie que nous lui ressemblons.

Comment ressemblons-nous à Dieu ? Certains réduisent ce concept à une dimension abstraite : nous pouvons penser, nous pouvons choisir, nous pouvons aimer ; et Dieu peut le faire aussi. Mais ce qui nous caractérise en tant que porteurs de l'image de Dieu, c'est notre capacité à refléter le caractère de Dieu. L'image que Dieu nous a donnée, la ressemblance qu'il a mise en nous, ses créatures, est une capacité à montrer ce que signifie être saint.